



UNIVERSITÄTS-  
BIBLIOTHEK  
PADERBORN

## **Universitätsbibliothek Paderborn**

### **Portraits intimes du dix-huitième siècle**

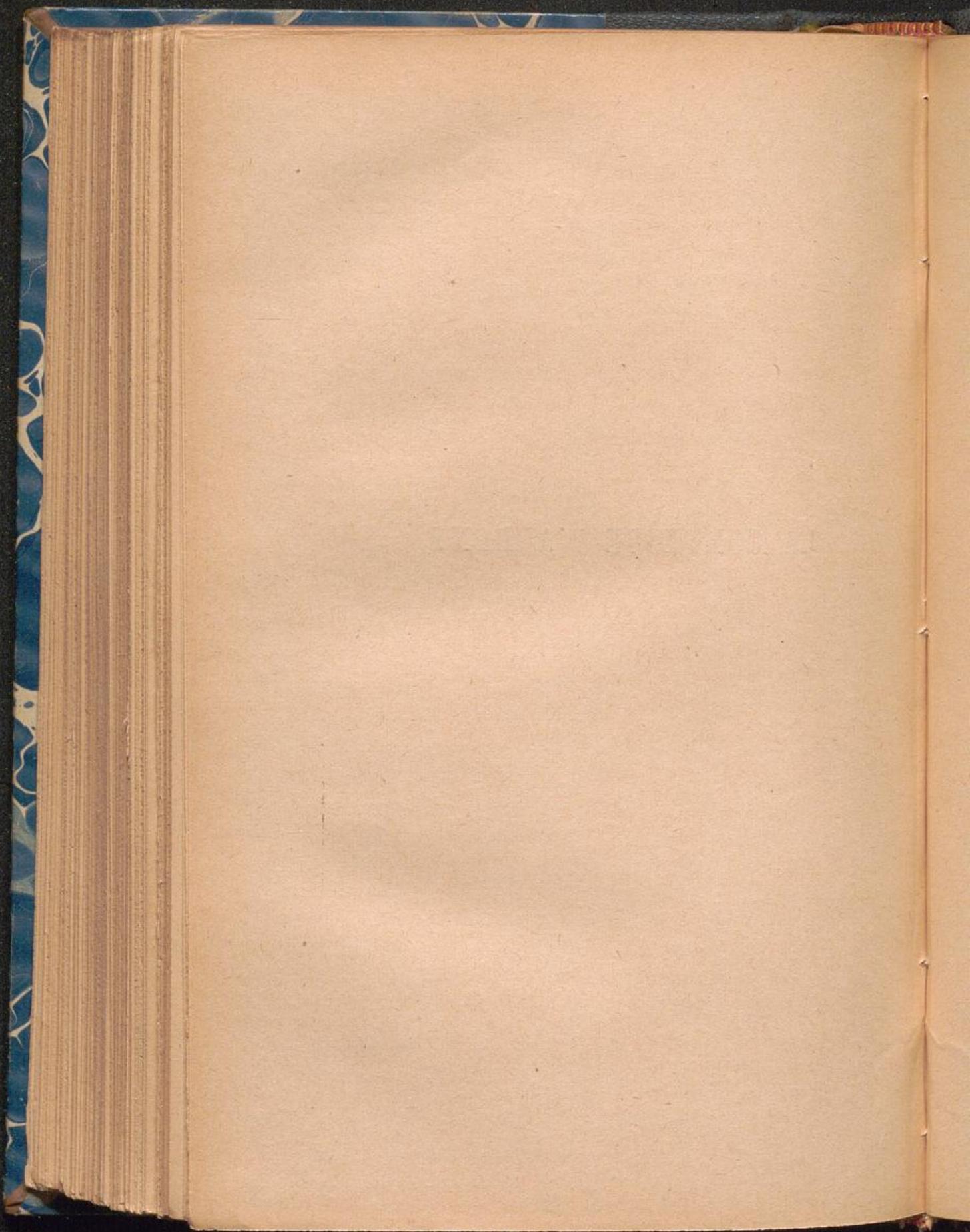
**Goncourt, Edmond de  
Goncourt, Jules de**

**Paris, 1878**

La comtesse d'Albany

[urn:nbn:de:hbz:466:1-48082](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-48082)

LA COMTESSE D'ALBANY



## LA COMTESSE D'ALBANY

Il est deux sortes de femmes qui aiment les poètes et qui en sont aimées.

Les unes sont ces femmes qui semblent ne toucher la terre que du pied, et marchent, dans l'exil de la vie, environnées de rayons comme d'un vêtement. Ces femmes, d'une supérieure essence, négligentes et dédaigneuses de la matière, mortes à leur corps, ne se donnent ni ne se livrent. Elles ont placé leurs amours plus haut que les amours humaines, et elles ne descendent pas du respect qu'elles ont d'elles-mêmes pour satisfaire à des appétits et se ravalent à des aventures. Elles mettent leur sagesse comme leur orgueil à ne pas changer le poète en homme, et elles jugent que lui demander plus que le culte, c'est lui demander moins. Ces femmes se satisfont en apparaissant au poète comme une révélation de lui-même. Elles passent devant lui, le touchent au front et s'envolent. D'un regard elles ont accordé sa lyre, d'un regard elles ont épousé son génie. Ces femmes, qui, de loin, et comme d'un monde céleste,

sourient au poëte, sont la foi et la religion de son esprit. Elles sont la pure image et la pensée radieuse vers lesquelles il se tourne aux heures du recueillement et de l'enfantement. Elles l'enlèvent jusqu'à cette patrie de lumière, jusqu'à ce séjour de ravissement et d'harmonie, où l'idée des poëmes immortels prend son immortelle vie. Elles l'appellent à l'idéal. Elles lui donnent la croyance à l'éternité de la gloire. Elles couronnent son œuvre. Elles en sont les patronnes et la fortune; et, toujours dignes d'elles et de lui, associées à sa renommée, et non compromises à sa suite, elles le recommandent à la postérité et le bénissent dans l'avenir.

Il est des femmes moins grandes, moins heureuses peut-être, dont le rôle est plus humain, plus vulgaire, plus facile. Celles-ci sont de leur sexe; elles aiment, et elles vont jusqu'à le prouver. Elles ne réservent rien d'elles; elles affrontent fièrement la honte; elles tombent comme si elles se dévouaient. Elles n'occupent pas le poëte, elles le gardent, et, le possédant tout, elles croient le posséder mieux. Elles nouent leurs jours à ses jours; elles se marient avec sa vie. Elles parent son foyer, elles tiennent son salon, elles ordonnent son ménage, elles protègent sa santé, elles surveillent son bonheur. Elles sont pour le poëte une compagnie et un public; elles le servent, l'écoutent, le conseillent, le consolent, l'applaudissent et l'adorent. Elles lui promettent le succès, elles récitent ses vers, corrigent ses épreuves, reçoivent ses dédicaces, caressent sa vanité, calom-

nient ses critiques, bercent ses imaginations, l'aident à tailler ses plumes, à souffrir, à guérir, à écrire, à penser, à mourir. Elles héritent enfin de sa mémoire et la font valoir.

Ces femmes, qui sont des muses, s'appellent les Béatrice. Ces muses, qui sont des femmes, s'appellent les comtesses d'Albany.

Des cheveux blonds, des yeux noirs, doux et brûlants, des dents parfaitement belles, de blanches épaules, la beauté éblouissante d'une Flamande de vingt-cinq ans, relevée et animée d'un je ne sais quoi de spirituel, l'élégance de la taille, ce charme de la tournure qui est la séduction ordinaire des femmes petites, une grande distinction alliée à une extrême simplicité : voilà la comtesse d'Albany quand Alfieri la rencontra à Florence. M<sup>me</sup> d'Albany avait pour elle plus que sa beauté : elle avait le roman d'une vie malheureuse et le bénéfice de ces chagrins qui entourent une jeune femme de la pitié des nobles cœurs. Ce n'était pas encore assez : si peu que la fortune eût fait pour elle, le hasard de la naissance l'avait promise à de grands destins, et nul ne pouvait dire si l'avenir ne lui réservait pas une couronne. Le prince Gustave-Adolphe de Stolberg-Goedern, d'une des plus anciennes maisons d'Autriche, tué à la bataille de Leuthen, avait laissé une jeune fille sans fortune. Le cabinet de Versailles avait tiré l'enfant d'un chapitre de Flandre pour la marier au dernier des Stuarts. Ainsi contait le monde.

Il contait encore que la jeune Louise Stolberg-Goedern, choisie par la politique pour perpétuer la race des Stuarts, avait à subir la brutalité et l'ivrognerie d'un mari dont les colères s'armaient d'un bâton, dont les ivresses souillaient l'oreiller conjugal. Que d'engagements à la commisération d'un galant homme! quelle proie pour la vanité d'un amant! Le poète Alfieri aima, et il aima en poète pour la première fois de sa vie.

Les amours d'Alfieri ont été jusqu'à ce jour des surprises, des rencontres, des accidents agréables, des engagements où l'homme n'a guère apporté que ses sens, des caprices qu'une fièvre passagère a voulu grandir en passions, des amourettes qui ont failli tourner au tragique, et qui n'étaient pas dignes d'une fin si sérieuse; des amours enfin à qui manquèrent le dévouement, le sacrifice, la sincérité même, banales amours, qui barrent, en ce monde, la vie de chacun. Jusqu'à ce jour, le comte Alfieri a aimé des femmes qui ne lui ont demandé que la jeunesse de son cœur, et à qui il n'a rien donné de ses idées; des femmes qui sont venues à lui, ou vers lesquelles il est allé, comme le désir va au plaisir; des femmes ne vivant pas au-delà du monde de la mode et de la femme; des femmes avec l'imagination desquelles son imagination n'a pu s'entretenir. Dans toutes les caresses qu'a reçues le joli cavalier de Londres, le poète tragique naissant n'a guère reçu d'encens, et les tendresses qu'il a trouvées ont plus interrogé les battements de sa poitrine

qu'elles ne se sont intéressées au travail de sa pensée. Il ne lui a pas été donné encore d'être aimé tout ensemble par un cœur et deviné par une intelligence, d'être heureux et admiré.

L'amour de M<sup>me</sup> d'Albany fut une révolution et une révélation dans l'existence du poète. Un esprit mâle, dédaigneux des récréations féminines, vivant avec les livres; une mémoire chargée, un peu pédante, mais qui semblait un aimable écho de l'antiquité à l'homme qui refaisait alors son éducation scolaire; une conversation tournant volontiers au grave; et des saillies, des fortunes de mots et d'idées, une observation maligne et pleine de vrai, des boutades de jolie femme, toutes singulières dans ce tempérament classique; par-dessus tout, une folie de poésie, et de poésie tragique: — M<sup>me</sup> d'Albany était une femme toute nouvelle pour Alfieri. Et puis ce joli parler toscan, si doux à l'oreille du Piémontais, et ce sourire, et ces causeries où se retrempait sa veine, et cette vie, qui devint la vie de ses vers, n'était-ce pas de quoi prendre tout entier le poète? — « Vous êtes la source où puise mon génie, — écrivait-il à M<sup>me</sup> d'Albany, lui dédiant *Myrrha*, — et ma vie n'a commencé que le jour où elle a été enchaînée à la vôtre. »

Aimée d'Alfieri, poussée à bout par des scènes révoltantes, M<sup>me</sup> d'Albany résolut de quitter son mari. Elle obtint secrètement du grand-duc Léopold la permission d'entrer dans un couvent de Florence et d'y rester sous la protection royale. Il n'y avait plus

qu'un empêchement : le comte d'Albany accompagnait sa femme partout et l'enfermait quand il sortait. Une partie est convenue entre la comtesse, une amie de la comtesse et un ami de cette amie, et acceptée du comte. On ira visiter le couvent *dei Bianchetti*. La comtesse et son amie passent devant le comte, montent un escalier, frappent à une porte qui s'ouvre, et la referment sur elles. Le comte, furieux, frappe et refrappe, jusqu'à ce que l'abbesse vienne lui apprendre que sa femme est sous la protection de la grande-duchesse. Peu après, M<sup>me</sup> d'Albany se retirait à Rome, au couvent de *Campo Marzio*. Alfieri ne vit plus; les livres l'ennuient, le travail l'abandonne : « C'est la moitié de ma vie qui me manque! » s'écrie-t-il; et, au bout de quatre semaines de fièvre et d'impatience, il part pour Naples et arrive à Rome. La reconnaissance fut pleine de larmes. Puis Alfieri s'enfuit. Ni Naples, ni Pausilippe, ni Baies, ni Capoue, ni Caserte, ni la campagne, ni la mer, ne consolèrent l'exilé. Toute sa main était aux courriers expédiés, toute son âme aux courriers reçus. Cependant les portes du couvent de *Campo Marzio* s'ouvraient devant M<sup>me</sup> d'Albany. Le pape lui permettait de vivre, sans bruit, séparée de son mari, dans un appartement du palais de son beau-frère, le cardinal d'York, et Alfieri se trouvait bientôt à Rome « sans savoir comment ». Il ne fallait plus au couple que des ménagements pour être réunis, et de la diplomatie pour être heureux. Alfieri se résigna, plut au cardinal, fit des visites, flatta les uns, salua

les autres, oublia son fameux sonnet contre Rome, présenta au pape ses œuvres bien reliées, alla jusqu'à lui offrir la dédicace d'un *Saül* tiré de la Bible; bref, se fit tolérer, et obtint, en rougissant un peu de lui, le droit de rester et la permission d'aimer. Alfieri redevient poète. Il crie aux pieds de son amie : *Est Deus in nobis!* Il met la *Polynice* en vers. Il reprend l'*Antigone*, la *Virginie*, l'*Agamemnon*, l'*Oreste*, les *Pazzi*, le *Timoléon* et le *Philippe*. Il chante l'*Amérique libre*. Il jette tout d'un jet la *Méropé*. En dix mois, il invente et développe deux tragédies; il en versifie sept! Il trouve en M<sup>me</sup> d'Albany un enthousiasme si naïf, qu'il s'enhardit à lire des tragédies de société en société. Il se risque à les faire jouer et à y jouer sur le théâtre de l'ambassadeur Grimaldi. Il envoie ses manuscrits à l'impression à Sienne. M<sup>me</sup> d'Albany est derrière lui, l'excitant à l'activité, enflammant son orgueil. « Son attachement pour moi lui faisait illusion, — écrivait plus tard Alfieri, — elle n'était pas éloignée de me regarder comme un grand homme, et m'engageait à tout faire pour le devenir. »

Les mauvais jours allaient revenir pour le couple. Le comte d'Albany était tombé malade à Florence. Le cardinal d'York arriva pour sa convalescence avec une suite de prêtres. Des prêtres assistaient déjà le comte d'Albany. Prêtres de Rome et prêtres de Florence s'entendirent pour représenter au cardinal que c'était singulièrement prendre soin de l'honneur de son frère que d'abriter dans son palais les rendez-vous

de sa femme. Le cardinal eut des remords dont il fit grand bruit, resserra sa belle-sœur et se plaignit au pape. Alfieri partit encore une fois. Ne sachant où aller, il erra. Il essaya de vivre et de guérir en courant. Il alla devant lui, brûlant les routes de Florence à Venise, de Padoue à Ferrare, de Bologne à Milan, de Milan à Paris, de Paris à Londres, rajeunissant de corps, oubliant les vers, fou de chevaux, l'imagination pleine de têtes de race, de belles encolures et de croupes rebondissantes. C'est à peine si, de Rome, M<sup>me</sup> d'Albany pouvait suivre le vagabond de ses vœux et de son cœur. Elle s'ennuyait, tâchait de revivre dans le passé, recevait l'ami Gori, lui parlait de l'absent, et finissait par obtenir du pape et de son beau-frère la permission d'aller aux eaux de Baden. Alfieri était descendu majestueusement des Alpes, comme un autre Annibal, ramenant quinze chevaux anglais, dont pas un ne boitait, et de Turin il avait gagné Plaisance, quand il reçut la bonne nouvelle. Il fit sonnets sur sonnets, et alla retrouver M<sup>me</sup> d'Albany dans une maison de campagne, auprès de Colmar. Là, Alfieri se retrouva tout entier d'âme, de cœur et de tête. Le tragique ressuscita, et, ainsi qu'il lui arrivait d'ordinaire lorsqu'il était heureux, trois tragédies lui sortirent du cerveau, coup sur coup : *Myrrha*, *Agide* et *Sofonisba*. L'hiver vint, et, avec l'hiver, la nécessité du retour pour M<sup>me</sup> d'Albany. Elle traversa les Alpes, prit la route de Turin, passa à Gênes, et, au lieu de rentrer dans sa prison accoutumée, s'arrêta à Bologne, prétextant la saison trop

avancée pour gagner Rome. Alfieri passe cet hiver à Pise; et sa vie, et l'emploi de ses journées, ce ne sont que cavalcades commencées avec le soleil levant, que vingt milles enlevés au galop, que chevaux lassés; ce n'est qu'un mouvement furieux, une activité fébrile, une locomotion sans but, une distraction de la pensée par la fatigue du corps. Seuls, les enivrements de la vitesse et les périls de la course peuvent maîtriser quelques moments cette volonté ardente. Entre la comtesse d'Albany et lui il n'y a que la chaîne des Apennins; mais il est épié et surveillé; il craint le caquetage des oisifs, les indiscretions d'une petite ville italienne; il s'incline devant son devoir et les convenances; il respecte l'honneur de son amour. De là, mille combats, mille irrésolutions, mille projets, des orages, une lutte intérieure de ses passions contre sa raison, lutte nouvelle chez Alfieri, et par cela même plus terrible; combats, projets, orages et luttés qui viennent assaillir son âme, alors qu'elle est toute brisée et tout attendrie, toute lasse d'émotions. L'ami d'Alfieri, l'ami de ses premiers vers, Gori Blandinelli, le cher Checco, est mort, laissant le poète seul pour se défendre contre lui-même et pour se vaincre. « Toute ma pensée, — écrit de Pise Alfieri, — est avec Checco dans mes promenades matinales. Ce lieu, cette ville, ce fleuve, lui plairaient, dis-je, et je pleure; puis je me mets à lire Pétrarque, que j'ai toujours en poche; je pense à ma bien-aimée, et je pleure encore, désirant la mort, me plaignant de ne pas avoir de raison pour

me la donner. J'ai l'âme morte et le cœur enseveli et ne me reconnais pas moi-même (1). » Au printemps, les amants s'enfuirent d'Italie et se rejoignirent, et il n'y eut plus dès lors entre Alfieri et M<sup>me</sup> d'Albany que des séparations convenues et des privations volontaires. Le rendez-vous choisi et préféré était cette maison de campagne alsacienne où la vie coulait tranquille et sans bruit, où l'on avait, pour jouir de soi, la paix et la solitude; pour s'en distraire, des livres et des chevaux. Pauvre et naïve mère d'Alfieri! qui lui envoyait là, par l'abbé de Caluso, une proposition de mariage, faite en riant et refusée en riant, qui ne coûta pas une réflexion à Alfieri, pas une inquiétude à M<sup>me</sup> d'Albany! — D'Alsace les deux amants étaient venus à Paris et s'y étaient fixés. M<sup>me</sup> d'Albany avait perdu son mari et l'avait pleuré. Alfieri corrigeait ses épreuves, polissait ses tragédies et les repolissait, lorsqu'une révolution vint, pour la dernière fois, déranger le foyer du couple : la journée du 10 août 1792 le chassa de Paris et de la France.....

Revenus à Florence, Alfieri et M<sup>me</sup> d'Albany trouvèrent, à la fin de l'année 1793, près du pont de Santa Trinità, sur le Lung'Arno, une maison petite, mais charmante, une retraite amie, un coin de terre où ils purent enfin s'aimer à l'aise et asseoir, pour de longs jours, leur vie et leurs habitudes. C'était une riante demeure, ayant à ses pieds la campagne,

(1) *Vita di Vittorio Alfieri (Lettere)*. Firenze, Le Monnier, 1853.

les collines, la verdure sur sa tête, visitée du soleil, aimée de ce midi qui fécondait la tête du poète et le faisait chanter l'été « comme les cigales ». Les amants ne recherchaient qu'eux et fuyaient tout le reste du monde. Où trouver un lieu plus favorable pour boudier l'humanité? Avec les années, tous deux s'enterrent si complètement dans leur ménage, que les importuns ne leur parurent plus seulement des ennuyeux, mais des voleurs, qui cherchaient à leur faire tort de leur temps, je veux dire de leur bonheur. « *N'allant chez personne, et ayant renoncé à m'ennuyer, disait M<sup>me</sup> d'Albany, je ne veux plus me gêner, je suis trop vieille ;* » et c'était, chez elle comme chez le poète, une jalousie de la solitude et une défense contre les visites portée jusqu'à l'excès, ne reculant ni devant la bizarrerie, ni devant l'impolitesse. Jamais couple ne veilla si fort sur les portes de son paradis. Était-il recherché, il se croyait menacé. Le professeur Venturi tentait de pénétrer jusqu'au poète : il échouait. « J'ai la plus grande sauvagerie et la plus grande répugnance pour les nouveaux visages, » avouait Alfieri à un de ses amis. Le général Miollis, commandant de Florence, briguait la faveur de lui être présenté; Alfieri lui répondait sur une carte « que son caractère sauvage et solitaire ne lui permettait pas de recevoir, non plus que d'entrer en rapport avec qui que ce fût ». Et, ces périls conjurés, le couple respirait et se retrouvait.

Florence était alors une commode patrie aux amours pareilles aux amours du poète Alfieri et

de la comtesse d'Albany. Les mœurs faciles de la France du XVIII<sup>e</sup> siècle semblaient y avoir trouvé un refuge et un abri après le naufrage de 1789. Florence était ce pays discret où les existences rejetées du monde, les aventures sans issue, les liaisons sans contrat, venaient chercher les avantages de l'exil, la protection du silence et la paix de l'oubli. Non-seulement ce pays recueillait et hébergeait la corruption, cachait et gardait les scandales qui descendaient chez lui, mais il les nourrissait à son foyer même. Le monde florentin était un monde qui avait perdu le respect de lui-même. Les femmes y étaient sans remords, les amants sans jalousie, les hontes publiques, mais sans éclat. Toutes choses s'étaient tournées contre les maris. Les anciennes habitudes, qui devaient les sauver, les avaient trahis. La garde domestique des femmes était devenue le péril de leur honneur. Le *cicisbeo*, ce n'était plus ce nègre ou ce domestique en noir qui devait suivre à distance la dame lorsqu'elle sortait, et portait la lanterne devant elle dans les rues de Florence, sans lumière la nuit jusqu'en 1803. Le *cavaliere servente*, ce n'était plus ce personnage âgé, ou d'un rang un peu inférieur, ou d'une maison appauvrie, qui, attaché à la famille avec table et appointements, devait accompagner la jeune épouse au théâtre, à l'église et aux divertissements, partout enfin, quand le mari ne l'accompagnait pas. Le *cicisbeo*, c'était un beau fils de Molière; le *cavaliere servente*, un autre heureux, plus rassis, plus patient,

plus docile, exigeant moins, obtenant autant. Les lettres, qui portent leur part de la responsabilité des mœurs, avaient aidé à ce désordre en gâtant le sens moral de l'esprit public, en chatouillant le caprice des femmes, en jouant avec l'équivoque, en badinant avec l'ordure. Une poésie énervée et futile, écrite pour les boudoirs, par les Métastase, sur les genoux des Marianna Bulgarelli; les rapsodies grivoises des Saccetti, des Battachi et des Casti avaient eu ce succès et l'influence déplorable qu'usurpent chez tout peuple, aux heures de décadence, les Louvet et les Choderlos de Laclos. Plus encore que de l'apport des vices étrangers, plus encore que du relâchement des usages, plus encore que de la prédication des poètes corrompus, la corruption était venue d'un grand exemple. L'immoralité était descendue du trône sur ce peuple. Un Louis XV cynique et philosophe, aimant les hommes, adorant la vie; un roi réformateur et libertin, bas de mœurs, grand de pensée, défiant les nobles, le pape et l'histoire, Léopold I<sup>er</sup>, avait enhardi et lancé les mœurs à la licence; il avait conquis à son libertinage la complicité de toute une nation; il avait convié et entraîné derrière lui la société aux débauches. N'était-elle pas encore toute vivante et toute régnante, la mémoire de la Livia Raimondi, cette danseuse qui s'était sauvée des sifflets des étudiants de Pise dans le palais grand-ducal? N'avait-elle pas été trop longtemps une terrible objection contre la pudeur, l'insolence de cette courtisane qui portait publiquement une chaîne d'or

où pendait, entouré de diamants, le portrait de son royal amant? La société florentine, cette société dont les satires de Menzini et d'Elfi sont, non la satire, mais le portrait, était fille de ce Léopold I<sup>er</sup>. Elle était née de ses leçons, et elle vivait de la morale et du code qu'il lui avait donnés. Elle n'était pas une de ces sociétés qui ont le droit d'être impitoyables aux chutes, de poursuivre, de condamner et de mettre certains amours hors la loi de l'honnêteté publique. Elle n'avait point l'autorité du bon exemple.

Mais si peu que la conscience publique d'un pays ait de droits à être sévère, une femme, engagée comme M<sup>me</sup> d'Albany, la craint et la hait. Elle la sait indigne d'être une justice, et cependant elle en redoute non le jugement, mais la critique. Elle la devine ennemie, alors même que, désarmée, la conscience publique n'a plus cette censure et ces réprimandes qui commandent la décence à la galanterie, et le mystère à l'entraînement. M<sup>me</sup> d'Albany n'était pas si bien morte à la société que la voix de la société lui fût indifférente, et elle avait gardé dans les salons de Florence, sinon sa place, au moins des oreilles. De la maison où elle s'était volontairement cloîtrée, elle guettait les petits événements, et elle tirait des médisances et des calomnies qu'elle surprenait à courir par la ville son excuse, son absolue tranquillité de sa conscience. Le monde et elle ne se saluaient plus; mais M<sup>me</sup> d'Albany s'informait encore du monde, et deux ou trois amies, conservées par elle, ayant bonne vue et bonne langue,

lui apportant des nouvelles, lui apportaient des armes. Et voyez les coups et les blessures ! Florence y passe, toutes s'y blessent, personne n'en meurt : « *Je n'ai pas plus d'opinion des dames siennoises que des Florentines, qui sont très-vulgaires, excepté la Fabroni, qui est un peu moins ignorante que les autres, parce qu'elle est avec son mari, qui est une vraie bibliothèque ambulante. La Fabroni aussi voit des étrangers et le peu de gens à Florence qui savent lire. D'après cela vous jugez qu'elle est mieux que les autres. La Pallavicini est de sa société ; elle est de nouveau, je crois, brouillée avec Titomanni, qu'elle accuse d'être froid... La Venturi est morte avant-hier au soir en compagnie. Elle a voulu être exposée deux jours avant que d'aller en terre. Son mari, je crois, a été bien aise d'être délivré de cette femme, qui, dans les derniers mois de sa vie, a donné des assauts terribles à son avarice, car elle avait des fantaisies incroyables, jusqu'à faire démeubler sa chambre pour la faire remeubler. Elle avait cinq ou six lits de toutes les grandeurs... Ciciaperci se porte mieux : sa goutte se dissipe. Sa femme est terriblement ennuyeuse : elle me dépêche avec ses discours sans nominatifs ni verbes, et elle a la fureur de parler... Ici la première condition d'un contrat de servage est de renoncer à toute occupation pour se donner entièrement à la belle insipide... J'ai vu la Zendarari, qui est engraisée, mais plus d'un côté que de l'autre ; son mari me paraît bien peu de chose... La Martiani, de Pise, tourne la tête à toutes les femmes : elles veulent toutes l'imiter ; mais, malheureusement, elles n'ont pas sa bourse... La fureur est toujours ici de jouer*

*la comédie. On doit jouer Oreste : la Pallavicini fera Clytemnestre, la Fabroni Électre, et Fabio Oreste, ce qui est parfaitement ridicule, car la Fabroni est grosse et grande, et paraît plus la mère que la Pallavicini... Les Florentines, qui sont des buses, passent leur vie autour d'une table de pharaon à perdre ou gagner quelques pauls. Je n'ai jamais vu des femmes plus insipides et plus ignorantes : elles ne savent pas même faire l'amour avec passion... On a la manie des spectacles à Florence, et les femmes ne sont bien que dans leurs loges; elles sont embarrassées en société et ne savent que dire... A Florence, il faut chercher les gens instruits avec une lanterne, et on ne les trouve pas... »*

Seuls, tout à eux, rassasiés, contents de cœur et d'esprit, hors des plaisirs et des divertissements de la vie mondaine, Alfieri et M<sup>me</sup> d'Albany menaient un train tout particulier d'existence. Cela seul qui eût pu les guérir de leur manie misanthropique, l'ennui, leur était un mal inconnu. Leurs heures étaient pleines; et ce temps qu'ils refusaient aux vivants, ils le trouvaient à peine suffisant, le donnant aux morts. Les amis de la maison, les causeurs qu'on appelait et qu'on écoutait de tout son esprit, c'étaient les livres. Alfieri ne dépensait que pour eux. Il faisait plus, il leur consacrait les trois premières heures de toutes ses journées. Les cent cinquante volumes de classiques latins qu'il avait emportés de Paris avaient eu des compagnons nouveaux : les classiques grecs. Alfieri, à Florence, était devenu amoureux de grec; il n'avait pas hésité à retourner

aux travaux de collège, à la grammaire; et, à force de patience, de courage et d'entêtement, il s'était appris la langue d'Athènes. Quelle ressource! quel emploi des loisirs! quelle excellente préparation! Les lundis et les mardis sont à la Bible, aussitôt le lever; les mercredis et les jeudis, à Homère; les vendredis, les samedis et les dimanches, à Pindare, à Aristophane, à Théocrite. Puis, si cette veine qu'Alfieri appelle une fureur maniaque s'empare du poète, ou si M<sup>me</sup> d'Albany vient l'entretenir, elles sont toutes deux bien accueillies, l'une comme le repos et la distraction, l'autre comme le travail et l'inspiration.

M<sup>me</sup> d'Albany n'était guère plus désœuvrée qu'Alfieri. Si elle n'avait le grec à épeler, si elle n'avait Homère à déclamer avec sa prosodie, et Pindare à numéroter mot par mot, dans l'ordre du sens de la phrase, elle avait, pour occuper son esprit et le nourrir, l'italien et le français, et l'allemand et l'anglais. La lecture avait pour elle l'agrément d'une promenade sans cesse variée; et, comparant cette conversation muette des livres à la conversation bavarde des hommes, elle écrivait en décembre 1802 :  
*« C'est un grand plaisir que de passer son temps à parcourir les différentes idées et opinions de ceux qui ont pris la peine de les mettre sur le papier. C'est le seul plaisir d'une personne raisonnable à un certain âge. Car les conversations sont médiocres et bien faibles, et toujours très-ignorantes. Il y a quelquefois des étrangers qui passent et qui sortent du commun, mais c'est encore*

*bien rare, et je puis vous assurer que les soirées que je passe seule avec le poète me paraissent bien plus courtes. Nous repassons ce que nous avons lu, et le temps s'écoule sans y penser. »* Et une autre fois : « *Je passe ma journée, au moins une grande partie, au milieu de mes livres, qui augmentent tous les jours... je ne trouve pas de meilleure et plus sûre compagnie : au moins on peut penser avec eux. »*

Chaque jour était ainsi, pour M<sup>me</sup> d'Albany, un voyage de l'esprit et une distraction de la pensée. De Klopstock elle passait à Bernis, dont elle trouvait les odes « *très-lyriques* » ; des drames de ce Shakespeare qui « *l'intéressait malgré ses extravagances* » elle sautait à un roman de Wieland : « *Il s'appelle Aristippe, l'écolier ou disciple de Socrate. L'auteur non-seulement y fait pompe de la philosophie des anciens, mais de la sienne ; car les Allemands en sont grands amateurs : au milieu d'un roman même, ils sont capables d'arrêter le cours de l'histoire pour dissertar longuement sur quelques points de métaphysique... Les romans des Allemands sont assez intéressants, aux dissertations près, qui ne finissent pas. Ils vous laissent dans l'endroit le plus vil pour vous expliquer l'amour platonique. »*

Est-ce à dire que M<sup>me</sup> d'Albany fût une de ces lectrices frivoles qui ne demandent aux livres qu'un amusement, ou bien une certaine secousse sensuelle de la tête et du cœur ? Lisait-elle seulement pour lire et pour échapper au temps ? Ne se plaisait-elle qu'aux aventures de l'intrigue ou aux aimables tableaux de la poésie ? Non ; M<sup>me</sup> d'Albany avait une curiosité

plus haute, et elle demandait à l'occupation de ses loisirs de plus sérieuses satisfactions et des contentements plus sévères. Sa nature virile, inquiète des plus difficiles problèmes, des plus grands pourquoi de l'humanité, de la vérité en un mot, la poussait vers ces livres, ordinairement peu feuilletés des femmes, qui enseignent à apprendre et engagent à réfléchir. Elle était fort affairée, fort occupée, fort friande de philosophie, et ne la boudait que dans les romans, la trouvant en un siège trop bas et déplacé. Peu de femmes ont eu son courage à dépouiller, à inventorier l'héritage de la sagesse humaine. Elle ne reculait ni devant la solennité des termes, ni devant l'ennui des systèmes; et elle mettait à demander : « Avez-vous entendu parler de la philosophie de Kant? » la gravité et l'intérêt que l'hôte de M<sup>me</sup> de la Sablière mettait à dire : « Avez-vous lu Baruch? » La théologie ne lui échappait pas plus que la philosophie. A peine sortie d'un poète italien, anglais, allemand ou français, — « *on a besoin d'un peu d'illusion après avoir tant vu de réalités si dégoûtantes,* » disait-elle, s'excusant de ces lectures agréables vis-à-vis d'elle-même, — elle se jetait dans l'histoire ecclésiastique *entrelardée* des saints Pères, de la Bible et du Nouveau Testament, et elle était devenue si savante en ces matières qu'elle aurait pu « *disputer avec tous les docteurs en théologie, même sur la grâce efficace et la grâce suffisante, sur les différentes hérésies, sur le bon et le mauvais principe* ».

Malheureusement cette dévorante ardeur, cette

furie et cette confusion de lectures étaient plus propres à égarer la bonne foi de sa conscience qu'à la fixer; et comme il arrive d'ordinaire à ceux qui cherchent à se faire leur catéchisme avec leurs ressources propres et humaines, avec une science indiscreète, si l'on peut dire, M<sup>me</sup> d'Albany errait de doctrines en doctrines, moins éclairée au bout du chemin qu'à son commencement, le cœur moins appuyé, la main plus tâtonnante. Chaque livre la décourageait de croire. Se tournait-elle vers l'histoire ecclésiastique, elle n'y voyait « *dans les premiers siècles que disputes d'évêques qui se font la guerre comme les courtisans chez les souverains. C'est une histoire scandaleuse pour qui réfléchit un peu; car on voit l'envie et l'ambition masquées sous l'apparence de la défense de la religion. Ce pauvre saint Chrysostome en a été la victime, et son éloquence ne l'a pas sauvé* ». Demandait-elle des secours contre elle-même à la Bible, elle écrivait le lendemain : « *Lisez le troisième chapitre de l'Ecclesiaste, vous verrez comment Salomon pense de l'âme de l'homme: je ne connais rien de plus athée, quoique Théodoret et compagnie donnent une explication à leur manière sur ce passage.* » Revenait-elle aux philosophes : « *J'ai passé en revue tous les systèmes de philosophie, qui sont tout aussi extravagants que nos subtilités théologiques.* » Laisait-elle tomber son livre, et demandait-elle au ciel le mot de la vie, il lui paraissait « *singulier, en pensant à l'immensité des astres, que notre vanité imaginât que le Créateur s'occupe de nous en particulier* ». Voulez-vous la confession tout entière de cet esprit

plein d'arguments et d'aliments, de cette âme malade et brouillée? « *Votre dernière lettre m'a fait naître la curiosité de relire l'ouvrage de Condillac sur l'Origine des connaissances humaines. Il me paraît difficile de pouvoir prouver que nos idées ne viennent pas de nos sensations; car qu'éprouvons-nous qui ne vienne des sens? Je ne sais si on a jamais fait l'essai d'enfermer un enfant qui vient de naître, et de ne lui donner aucune communication avec personne qui lui parle, pour voir quelles idées aurait à quinze ans un être semblable. Vous m'objecterez qu'il ne saurait pas parler; mais je serais curieuse aussi de voir de quel signe il se servirait, pour demander à manger. Il m'est impossible de croire aux idées innées; car, si nous nous examinons bien et que nous nous observions, nous verrons qu'une grande quantité de choses ne nous sont connues que par analogie, et si on se rappelle son enfance, on se souviendra qu'on était comme les animaux... Je crois qu'on peut écrire sur toutes ces matières autant qu'on veut : on n'y entend rien... Il y a un auteur à présent qui critique Kant ex professo, un nommé Cabanis, qui fait l'homme semblable aux animaux... Je crois très-mal fait de matérialiser l'homme, il n'est déjà que trop porté à favoriser cette idée pour se permettre tous les vices... Condillac prétend que l'imagination est la source de toutes les facultés de notre esprit, et que d'elle naît le souvenir, la réflexion. Pour moi, j'attribue tout à des sensations. Je crois que, malheureusement, nous sommes très-physiques, et que, sans les sens, nous ne sentons rien et que les idées viennent de notre sentiment. On fait*

*très-bien de faire croire à l'homme qu'il est un objet surnaturel; mais, malheureusement, tout nous prouve que nous sommes très-matériels. Quant à notre âme, à qui on ne peut pas donner un autre nom, je ne sais pas ce qu'elle est et ce qu'elle deviendra. Il est certain que nous sommes un animal très-noble et capable de très-grandes choses et de très-petites; mais, quand notre corps est malade, nous sommes bien mesquins, et toutes nos idées, quelle qu'en soit la source, sont bien confondues et bien obscures... »*

Un autre philosophe que Condillac, un philosophe plus humain et moins conjectural, moins ingénieux, mais plus pratique, un homme se racontant et n'expliquant pas l'homme, avait séduit, charmé, conquis M<sup>me</sup> d'Albany. Il était son guide et son médecin. Elle puisait dans son commerce la patience de la vie et la justification de ses doutes. Elle y trouvait ses forces et son droit. Elle y venait chercher sa foi à la religion du *Qui sait?* et le courage d'écrire : « *On nous a jetés dans ce monde on ne sait pourquoi, et il faut finir son temps pour devenir je ne sais quoi. — C'est mon bréviaire que ce Montaigne, s'écriait-elle, ma consolation, et la patrie de mon âme et de mon esprit!* »

Le spectacle des choses, la vue des faits et des hommes, le jeu des événements, avaient confirmé M<sup>me</sup> d'Albany dans ces désillusions. Si elle ne trouvait aucun secours dans les livres, elle ne rencontrait, en regardant tout autour d'elle dans les agitations de son temps, aucun salubre exemple, aucune preuve rassurante, rien enfin qui pacifiât son âme,

lui montrât l'œil d'un roi des rois sur ce monde, le frein d'une sagesse toute-puissante, la main d'une justice divine. Elle mesurait, à sa mesure, le gouvernement de Dieu; n'en admettant pas les mystères, elle n'en admettait pas les patiences, elle n'en excusait pas les complicités apparentes. Ce siècle où elle était, et qu'elle appelait le vilain siècle, cette « farce tragique » qui l'entourait et l'enveloppait, ce bruit, cette mêlée, ce sang, ce tumulte, ce désordre, cette violence au milieu desquels elle était condamnée à vivre, l'enhardissaient à nier la Providence. « *Si ce monde est gouverné, disait M<sup>me</sup> d'Albany, il l'est à la française, c'est-à-dire qu'il y arrive le contraire de ce qui devrait y arriver.* » Boutade de dépit que la Providence lui aura facilement pardonnée! Il arrivait alors dans le monde une bataille tous les jours, et une victoire française tous les soirs; et le couple était l'ennemi personnel de la France. Alfieri avait, pour nous haïr, toutes sortes de raisons, toutes sortes de prétextes, j'allais dire toutes sortes d'excuses. Il nous détestait pour nos crimes, pour nos consonnes et pour nos banqueroutes. Son oreille souffrait de notre langue, « langue sourde et muette, sons barbares, vile cornemuse qui mettait son pauvre toscan au martyre ». Ses tragédies étaient jalouses des tragédies de Voltaire. Sa fortune avait été engloutie dans les rentes viagères de France; et les protes, les compositeurs et pressiers du Français Didot l'avaient ruiné en corrections d'épreuves. Ses illusions de liberté étaient mortes à Paris le 10 août 1792; et ses

chers livres, ramassés en Italie, en France, en Angleterre, en Hollande, lui avaient été volés par la France. Un Français enfin, un Alexandre, occupait l'attention du monde et emportait le public du tragique; Mondovi, Castiglione, Arcole, Rivoli, faisaient tort à *Alceste*. Les poètes ne pardonnent guère au canon : il fait plus de bruit qu'eux.

M<sup>me</sup> d'Albany avait contre la France les griefs du poète et les siens. Les *singes-tigres*, comme elle nous appelait, l'avaient fait trembler; et, comme elle fuyait, elle avait reçu aux barrières, d'une multitude barbare, une de ces lâches et publiques injures dont la Révolution corrigeait alors les belles aristocrates qui se refusaient à la cocarde et les jeunes religieuses qui se refusaient au monde. L'héritière des Stuarts ne pouvait pas d'ailleurs ne pas détester la république, les régicides et Cromwell.

N'y avait-il pas encore, dans la haine des deux amants, à leur insu peut-être, quelque chose de plus haut qu'une rancune personnelle : le ressentiment de l'Italie foulée et ensanglantée? Le *Miso-Gallo* n'est-il qu'une longue épigramme, née du caprice et de la mauvaise humeur d'un poète? N'entendez-vous pas sous les moqueries le cri de douleur d'un peuple, les pleurs de cette patrie qui n'est plus qu'un bivouac, un champ de bataille, une proie; l'écho de cette grande lamentation d'un Italien du seizième siècle?

O patria! o longum felix, longumque quieta  
Ante alias, patria o divum sanctissima tellus,

Dives opum, foecunda viris, lætissima campis,  
Ærumnas memorare tuas, summamque malorum  
Quis queat, et fando nostros æquare dolores,  
Et turpes ignominias, et barbara jussa?

M<sup>me</sup> d'Albany n'était pas encore arrivée à l'indifférence en matière politique. L'heure n'était pas encore venue où elle allait dire : « *On peut bouleverser le monde, que cela m'est égal!* » Elle regardait fort curieusement passer en Toscane les institutions et les armées, les gouvernements provisoires, les rois imberbes, les rois au berceau, les généraux et les régences, les Napolitains, les Français, les Russes, les Allemands et les Italiens; et, de tout ce qu'elle voyait, elle jetait dans ses lettres le tableau frappant, tantôt crayonnant un Charles VI : « ... *La Toscane a beaucoup perdu. Si le souverain qu'on lui a donné avait sa tête, il n'en serait pas plus mauvais, car il a de l'esprit et veut le bien; mais il ressemble au roi Saül ou au roi Lear de Shakespeare. Quant à moi, il me paraît toujours voir un roi de la Bible accablé de la vengeance de Dieu pour avoir pris le royaume d'un autre.* » Tantôt esquisant un cardinal Dubois : « ... *Notre grand ministre Carletti veut à présent (13 novembre 1802) dominer en donnant des fêtes; il prépare une nouvelle maison pour faire danser, manger et bavarder, mais cependant économiquement, à la manière de Montepulciano. Mais tout cela, ce n'est que des échelons pour arriver au poste de premier ministre auquel il vise et qui le venge. On croirait qu'un homme qu'on voit sortir de sa bicoque perchée sur une montagne, et qui descend de là et arrive à*

*avoir six mille écus de rente, né avec huit cents, à être conseiller d'Etat, devrait être content; mais non, il veut encore ce qui lui manque, et c'est d'être premier ministre d'un roi imbécile qui est sous la tutelle des Français, au lieu de jouir de sa fortune et des quelques années qui lui restent à vivre. On meurt faisant des projets. »*

Mais c'est bien contre ce ministre *di bettola*, et contre cet enfant auquel « *Bonaparte a donné un sceptre, gardant un fouet pour le punir* », qu'il faut tailler sa plume. Murat n'est-il pas maître en Toscane, Menou en Piémont, Saint-Méry à Parme, Bonaparte partout? C'est à ces rois de fait, c'est à leur maître que M<sup>me</sup> d'Albany a déclaré la guerre. Les on-dit et les nouvelles, les fables et les vérités, ses prévisions et ses pressentiments, elle les tourne contre « le roi-consul » dans chacune de ses lettres : « ... *Necker, ce vieux radoteur politique, s'avise de vouloir discuter la constitution française et prouver que cette nation n'est pas libre. Il dit que le consul est sorti tout armé de la tête du législateur. Je dirai que la constitution est sortie de la tête du consul toute désarmée de pouvoir... Bonaparte a fait porter le deuil de son beau-frère au gouvernement de Milan. Le voilà roi, et ses frères sont les princes du sang!... Bonaparte va créer des sénatoreries perpétuelles comme les starosties de Pologne qu'il donnera à ses créatures... Vous voyez que, peu à peu, l'oiseau fait son nid. J'ai parié qu'avant une année il sera couronné empereur des Gaules; vous verrez si je gagnerai.* » Lassée enfin, et non vaincue par la fortune de celui qui sera Napoléon, elle laisse tomber

de sa plume, le 1<sup>er</sup> février 1803 : « *Murat est fait citoyen italien ; nous verrons encore des Bonaparte rois dans tous les coins du monde, comme Charlemagne, qui a donné son empire et laissé un morceau à chacun de ses enfants. Il fera ce qu'il voudra, ce tyran du monde : les autres sont des imbéciles ! La France paraît la tête de Méduse pour les puissances : elle les éblouit, et elles perdent le bon sens.* »

M<sup>me</sup> d'Albany mandait à Sienne le 18 février 1803 : « *Notre poète, qui vous salue, vient d'achever six comédies qu'il a commencées. Je n'en ai pas même vu le titre ; mais je suis persuadée qu'elles sont très-originales. Elles sont toutes vérifiées. Il ne m'en veut lire la première que lorsqu'il commencera à les corriger. Je suis extrêmement curieuse de savoir s'il saura faire rire. Il dit que les quatre premières sont alfieranes, la cinquième aristophanesque, et la sixième italienne.* »

Le 5 octobre de la même année, Alfieri mourait.

M<sup>me</sup> d'Albany écrit le 9 décembre 1803 : « ... *Je suis la plus malheureuse créature qui existe, j'ai tout perdu mon sentiment dans ces circonstances malheureuses, ma consolation et ma société. Je suis seule dans ce monde qui m'est devenu odieux. Le plus grand bonheur, et le seul qui puisse m'arriver, ce serait d'aller rejoindre cet ami incomparable. Il s'est tué à force d'étudier et de travailler. Depuis dix ans qu'il était à Florence, il avait appris le grec tout seul. Il a traduit en vers une tragédie de chaque auteur grec, les Perses d'Eschyle, Philoctète de Sophocle et Alceste d'Euripide, et il a fait un Alceste à son imitation, ainsi qu'une tragi-mélodie d'Œel,*

qui est moitié tragédie et moitié pour chanter, pour donner aux Italiens le goût de la tragédie : ce sont les premières choses que je ferai imprimer pour finir son théâtre. Il a traduit les Grenouilles d'Aristophane, tout Térence, tout Virgile, c'est-à-dire l'Énéide, la Conjuración de Catilina. Il a fait dix-sept satires, un tome de poésies lyriques. Il a écrit toute sa vie jusqu'au 14 mai de cette année, et puis il a fait depuis deux ans six comédies qui ont été la cause de sa mort; y travaillant trop pour les finir au plus vite, et, malgré cela, il n'a pu en corriger que cinq et demie; il est tombé malade à la moitié du troisième acte de la cinquième. Il se portait très-bien le 3 octobre au matin, et il travailla à son ordinaire; je rentrai à quatre heures pour dîner, et je le trouvai avec la fièvre : la goutte s'était fourrée dans ses entrailles, qu'il avait très-affaiblies depuis quelque temps, ne pouvant quasi plus manger, parce qu'il avait la digestion trop pénible, et que cela le contrariait, ne voulant pas être plus pesant après le dîner qu'auparavant. Enfin, le samedi 8, après avoir passé une nuit moins mauvaise que les précédentes, il s'affaiblit, il perdit la vue et mourut sans fièvre, comme un oiseau, sans agonie, sans le savoir. Ah! monsieur, quelle douleur! j'ai tout perdu! C'est comme si on m'avait arraché le cœur. Je ne puis pas encore me persuader que je ne le reverrai plus. Imaginez-vous que depuis dix ans je ne l'avais jamais plus quitté, que nous passions nos journées ensemble; j'étais à côté de lui quand il travaillait, je l'exhortais à ne pas tant se fatiguer; mais c'était en vain : son ardeur pour l'étude et le travail augmentait tous les jours, et il cher-

chait à oublier les circonstances des temps en s'occupant continuellement. Sa tête était toujours tendue à des objets sérieux, et ce pays ne fournit aucune distraction. Je me reproche toujours de ne l'avoir pas forcé à faire un voyage : il se serait distrait par force. Son âme ardente ne pouvait pas exister davantage dans un corps qu'elle minait continuellement. Il est heureux, il a fini de voir tant de malheurs ; sa gloire va augmenter : moi seule je l'ai perdu ; il faisait le bonheur de ma vie, je ne puis plus m'occuper de rien (1). »

M<sup>me</sup> d'Albany écrit le 10 août 1804 : « Je vous remercie de votre tendre intérêt de penser à moi dans votre situation ; mon âme souffre plus que votre corps, je suis la plus malheureuse créature de ce monde après avoir été la plus heureuse. Je souffre à tous les instants du jour de la perte horrible que j'ai faite. Voilà cinq mois que j'ai perdu cet ami incomparable, et il me paraît que c'est hier ; je le pleure tous les jours, et rien ne pourra m'en consoler. Vous jugez ce que c'est qu'une habitude de vingt-six ans et de la manière dont nous vivions ensemble. La philosophie, qui m'a toujours servi dans toutes les occasions de ma vie, m'est inutile dans celle-ci. J'ai perdu mon bonheur, mon soutien, ma consolation dans ce monde horrible que je déteste déjà depuis dix ans, et que je ne supportais que parce que j'étais nécessaire à mon ami. Si vous saviez combien de fois j'appelle la mort à mon secours ! mais elle est sourde, elle ne vient que pour ceux qui sont utiles à leurs parents ou à

(1) L'original de cette lettre de M<sup>me</sup> d'Albany, adressée à d'Ansse de Villoison, est conservé à la bibliothèque royale de Parme.

leurs amis. Il y a une injustice dans les choses de ce monde qui fait horreur. Si je n'avais pas des devoirs à remplir, je crois que j'aurais eu le courage de finir ma carrière, qui m'est odieuse. Ah! tous les malheurs, je les ai éprouvés, mais le plus grand de tous est celui de perdre un ami incomparable. Aussi la vie ne m'est plus rien, je la déteste... Il s'est tué à force de travailler. Il ne m'a pas voulu écouter; je lui avais bien dit qu'il ferait le malheur de ma vie après en avoir fait le bonheur. Ma santé est bonne, parce que je suis de fer, pour mon malheur. Plaignez-moi, je suis bien malheureuse. Je m'occupe un peu à lire Cicéron, Montaigne, des livres qui me donnent un peu de force à l'âme, mais elle est accablée. »

M<sup>me</sup> d'Albany écrit encore le 10 mars de la même année : « Je supportais tout avec courage quand j'étais avec lui. A présent, je ne trouve de goût à rien, tout m'est odieux. Je trouve tout le monde froid, insipide, bête, insensible. Je passe une grande partie de ma journée à lire et relire la même chose; car je ne comprends pas toujours, et ma tête est préoccupée comme bien vous pensez... »

M<sup>me</sup> d'Albany survécut à cette douleur. « Je vis parce que je ne puis pas mourir, » disait-elle naïvement. Alfieri lui avait légué ses manuscrits; la publication des œuvres du poète fit diversion à ses regrets. Ayant à le défendre, elle eut moins le temps de le pleurer. « Je suis charmée, écrivait-elle à l'archiprêtre Luti, que nos œuvres posthumes vous aient donné quelques instants de distraction. Je voudrais pouvoir continuer, ou plutôt faire lever le séquestre sur l'édition

*pour pouvoir distribuer les autres volumes qui sont déjà imprimés. Il y a deux tomes du Virgile et deux des Comédies. On me dit que c'est votre cardinal, inspiré par le nonce, qui a écrit à la reine pour faire défendre, comme irréligieux et impolitiques, Salluste, les Grecs et les satires, tutti in un faccio. Aussi m'écrit-on de partout : Depuis quand la Toscane est-elle devenue si barbare? On pouvait défendre les satires, même les brûler, mais laisser vendre les autres. On prétend que c'est notre excellent cheval satirique qui est cause de tout cela. Les passions, en général, sont aveugles, mais surtout l'envie. Il y aurait une manière de punir l'auteur cruellement, ce serait de mieux faire que lui; et on dit que cet ange s'efforce d'être méchant, et surtout contre les femmes. Je conçois qu'il doit s'en plaindre, car il n'est pas fait pour leur plaire. Quant à nos posthumes, il en sera comme des tragédies, on leur rendra justice avec le temps, et, quoique le S. Carminiani les ait attaqués bêtement et en mauvais style, il n'en sera ni plus ni moins .. M. Pelli est arrivé à dire que les satires n'étaient que delle schoccherie. Je m'attendais à toute autre critique, mais non pas à les voir accuser de bêtise. Le temps les placera à leur place; et quand on pense que les Toscans ont eu la bêtise de trouver le poëme du Tasse mauvais, et les Français la Phèdre et l'Athalie de Racine, et les Anglais le Paradis perdu, il faut s'attendre à tout du jugement de la multitude, l'envie, la jalousie, criant plus fort que les autres. Quant à moi, on peut dire ce qu'on veut, peu m'importe! Si l'ouvrage est bon, malgré les clameurs, il sortira tel; s'il est mauvais, malgré les louanges, il sera*

*oublié. Laissons-les dire ; je suis charmée de vous avoir procuré quelques distractions, et probablement des sujets de réflexions, car la satire sur les lois est pleine de belles pensées ; mais malheureusement le vulgaire n'aime guère à réfléchir. L'anti-religionnerie est très-philosophique ; elle n'est pas dévote, mais elle fait voir cependant qu'on ne peut pas facilement détruire une religion de tant de siècles sans en créer une autre. Le style de Salluste est un modèle de prose italienne. Je voudrais que les étrangers qui disent que la langue italienne n'est pas énergique et n'est pas brève puissent entendre cette traduction. »*

La vie de M<sup>me</sup> d'Albany continuait à être une vie d'étude et de retraite : « *Je m'éveille ordinairement à huit heures, et je lis mes métaphysiciens et autres, et écris mes lettres jusqu'à neuf, que je me lève. Je m'habille et déjeune à dix. A onze, je recommence à lire jusqu'à une heure, que je sors pour faire quelques visites ou me promener. A quatre heures, je reviens à la maison ; je dîne à six ; je dors jusqu'à sept, si personne ne vient me voir. S'il vient du monde, je cause jusqu'à neuf heures, qu'on va au théâtre, et, quand je n'ai plus de société, je reprends mon livre, et, à dix heures, dix heures et demie, je vais au lit. Vous voyez que je me suis fait une manière de vivre indépendante des plaisirs et de la société des sots. » Peu à peu, cependant, cette vie fermée s'ouvrit. Dans la retraite spirituelle de M<sup>me</sup> d'Albany, des amitiés, des correspondances se glissèrent ; des lettres d'Ugo Foscolo, de Sismondi, pénétrèrent ; et, avec ces nouvelles du monde, la curiosité du monde entra chez M<sup>me</sup> d'Albany. La*

porte de la maison du Lung'Arno, cette porte si longtemps close, s'entre-bâilla; des visages nouveaux prirent place au foyer si bien gardé; des enthousiastes d'Alfieri, partis des quatre coins de l'Europe, furent admis à présenter leurs admirations à la belle muse. L'auteur de *Jacopo Ortis* vint confesser son cœur à la charitable comtesse, lui demanda des conseils et de l'argent, reçut les uns et rendit l'autre. Peu à peu, de jeunes quadrilles se nouèrent sous le tableau du *Saül*, et les galops coururent autour de la table ronde. La maison silencieuse retentit de musique et de causeries, et la langue proscrite, la langue française, timide d'abord, régna bientôt, ralliant tous les esprits autour de l'esprit français du nouveau maître de maison (1).

Une après-midi de l'année 1812, Paul-Louis Courier se trouvait chez M<sup>me</sup> la comtesse d'Albany presque en tête à tête : on était trois. C'était à Naples. La conversation tournait autour du siècle de Louis XIV, et Courier s'était échappé à dire qu'après tout son siècle valait bien le xvii<sup>e</sup> siècle. « Bon Dieu! » laissa tomber le troisième interlocuteur, et il alla à la fenêtre, regarda la Chiaia, les troupes qui défilaient, les canonniers qui sortaient de leur caserne, évitant et fuyant la conversation, jusqu'au moment où le nom du peintre David fut prononcé par Courier. A ce nom : « Eh bien, oui, — s'écria l'homme de la fenêtre, déliant subitement sa langue, — c'est mon métier :

(1) *Epistolario di Ugo Foscolo*. Firenze, I.e. Monnier, 1852.

j'en puis parler. » Il vous est parfois arrivé d'entendre de ces esprits extrêmes et sans respect pour les jugements humains, de ces esprits nés hostiles à l'esprit général du monde, de ces esprits qui font leur métier et leur gloire de taquiner et de harceler les religions de l'opinion publique. Ces esprits vont devant eux, armés d'audace, armés d'un semblant de logique brutale, ferrailant hors des règles, tuant les arguments d'un mot, déconcertant les syllogismes, battant la raison avec l'histoire, le sens commun avec une plaisanterie; admirables déducteurs de conséquences, ingénieux, habiles à vendre un sophisme pour une vérité; tacticiens rompus au métier, savants dans les retraites, heureux dans les coups soudains, toujours brillants, toujours nouveaux, ironiques d'ordinaire, bouffons parfois, insaisissables et infatigables, ne gagnant pas de batailles, mais toujours escamotant la victoire : ces hommes sont les avocats du paradoxe. Éclat, souplesse, grâce, ironie, l'adversaire de Paul-Louis Courier avait tout l'agrément de ces hommes rares. Il avait l'instruction, le savoir, la mémoire, la familiarité et la complicité de l'antiquité tout entière; il avait une verve et un feu, une vivacité et une bonne humeur qui gardaient la jeunesse et n'avaient pas oublié la grosse joie des ateliers de Paris, car c'était un peintre, ce Fabre. Ce singulier causeur prouvait l'impossible; il prouvait tout ce qu'il voulait et tout ce qu'on ne voulait pas. Il prouva à Courier et à M<sup>me</sup> d'Albany qu'il n'y avait pas eu de peintre depuis Poussin, de

poète depuis La Fontaine, que sais-je encore? que l'art de la guerre était un art perdu, et il avait toujours réponse aux réponses. Il prouva encore que la gloire des poètes est plus grande que celle des conquérants. Mais c'est une grande scène que Courier a écrite, et c'est dans la belle prose de Courier qu'il faut voir comme ce merveilleux acteur surprend, étonne, subjugué son public.

Mieux que toute autre femme, M<sup>me</sup> d'Albany avait été disposée par les habitudes de sa vie à subir l'influence d'un pareil homme. Alfieri avait condamné la pensée de M<sup>me</sup> d'Albany à monter avec la sienne, à l'accompagner dans un monde d'abstractions et d'inventions poétiques. Il l'avait fatiguée d'un lyrisme sans repos dont il lui avait défendu de se distraire. Il l'avait tenue et comme emprisonnée dans la sphère froide où s'agitent les drames d'Eschyle; il l'avait emportée et assise au plus haut de son œuvre, dans une atmosphère si subtile, qu'il vint un jour où M<sup>me</sup> d'Albany aspira à descendre et à respirer. Elle reprenait terre avec les esprits terrestres et aussi bien vivants que l'esprit de Fabre. Elle reprenait le mouvement, la santé et la gaieté de son intelligence, avec le choc, le bruit et la bataille de ces causeries. Cette veine facile et vive l'entraînait et la séduisait après la veine pénible et lente du poète. Ces allures françaises même, elle les mettait à part de ses haines et de ses préventions, parce qu'elles étaient l'accompagnement propre de ces façons hardies de penser, de juger et de dire. L'esprit de Fabre était pour elle

une comédie, une comédie sérieuse et bien écrite, qui la délassait du sublime, lui rapprenait le monde et le rire, la reportait doucement à son sexe et à son existence, la ramenait délicatement à sa nature de femme. A mesure qu'Alfieri vieillit et se concentre davantage dans la recherche de son génie et dans la poursuite de la gloire, à mesure qu'il se livre plus entièrement à son labeur austère et qu'il donne moins de lui à M<sup>me</sup> d'Albany, Fabre entre plus avant dans la société de la maîtresse du poète, et son nom revient plus souvent sous sa plume : « *Fabre refuse tous les jours de faire des portraits. Il a plusieurs tableaux d'histoire à faire, et deux par moi demandés depuis deux ans pour mon salon; mais il vient toujours des ouvrages à la traverse qui l'empêchent d'en finir un... J'ai oublié de vous dire que Fabre a eu le bonheur de trouver un tableau de Raphaël qui représente le portrait de Penni, dit le Fattorini, qui était l'ami et l'écolier de ce grand peintre. Il l'a payé cinquante sequins et l'a vendu cinq cents à un Français qui achetait des tableaux pour Lucien Bonaparte, et qui achète et paye. Enfin il a eu son argent. C'est une fortune pour lui. Il a du bonheur, et il le mérite, car il travaille beaucoup; mais il vend d'abord tout ce qu'il fait... La reine se fait peindre par Fabre; ce n'est pas tout plaisir, comme bien vous imaginez, quoiqu'elle reste assez tranquille et qu'elle soit très-bonne et très-aimable; mais elle fait revenir plusieurs fois avant de pouvoir donner une séance. Elle sera peinte en grand avec ses enfants, dont l'un n'a que huit mois. Fabre est accablé d'ouvrage et ne travaille*

*pas beaucoup, parce qu'il a la fureur de chercher des tableaux, et il s'est déjà fait une assez belle collection, il est vrai qu'il y en a pour vendre... Peu à peu Fabre a des livres, des estampes, des tableaux, et tout cela par le moyen de son pinceau; et, s'il travaillait davantage, il en aurait encore plus. Mais il est comme tous les Français, il se distrait facilement (1)... »*

Vanité des amours humaines! vanité des douleurs inconsolables! Alfieri à peine mort, peut-être même Alfieri vivant, Fabre lui succède. Hélas! c'est une histoire éternellement vraie que ce conte de la matrone d'Éphèse, et M<sup>me</sup> d'Albany ne songe guère devant ce peintre, qui occupe le fauteuil encore chaud du poète, à ces lignes qu'elle écrivait tout à l'heure : « C'est une méchante idée de La Bruyère, que les personnes qu'on a le plus aimées, si elles revenaient après deux ou trois ans, vous causeraient plus d'embarras que de plaisir. »

---

(1) Les lettres inédites de M<sup>me</sup> d'Albany, citées dans cet article, sont conservées à la bibliothèque de Sienna.

